



LE VILLAGE AU MILIEU DU MONDE



Un film de **Philippe Lubliner**

documentaire 52'

Produit par Anne Luart

Le village au milieu du monde

Genre : Documentaire

Durée : 52 minutes

Support : HDV

Auteur-réalisateur : Philippe Lubliner

Productrice : Anne Luart / Spirale Production

Avessac, petit village rural aux allures de "France éternelle", héberge un Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile. Là, arrivent, vivent, puis repartent, des familles en attente de régularisation en provenance des quatre coins du monde. Alors loin de l'Ingouchie ou du Sri-Lanka, comment ces familles vivent-elles la réalité locale du village ? Et comment le village perçoit-il ces exilés de guerres lointaines ? De fait, cette cohabitation raconte un singulier rapport du monde global au local, à la fois d'ici et d'ailleurs.

Spirale Production
Bâtiment Grand Large - Quai de la Douane
Port de Commerce - 29200 BREST
Tel 02 98 05 50 82 - Fax 02 98 46 49 87
spiralepro@aol.com

Note d'intention de la productrice

Le projet de Philippe Lubliner est d'actualité à un moment où les frontières se ferment, où l'Europe devient une forteresse dans un quasi-consensus. Pourtant, les étrangers sont déjà là. Beaucoup ne se cachent pas, confiants dans leur volonté de travailler normalement et de s'intégrer dans un pays d'accueil comme la France. « Le village au milieu du monde » montre que la plupart de ces gens venus d'ailleurs ne souhaitent qu'une chose : travailler dans un monde en paix. Ils ne veulent pas être les parasites de l'aide sociale que certains nous décrivent si complaisamment. Le film exprime leur incompréhension face à nos contradictions : être nourri, être hébergé gratuitement mais, surtout, sans travailler tant que leur demande d'asile n'est pas acceptée.

Le portrait que ces nouveaux arrivants tracent de nous, Européens, n'est pas manichéen... Il présente des Français à la générosité parfois incompréhensible pour des individus ayant souvent vécu de terribles situations et d'autres qui sont peut-être moins accueillants mais à qui le film laisse tout de même une part d'expression. On perçoit la proximité avec les familles Françaises de ces familles étrangères car elles sont traversées par les mêmes difficultés, particulièrement en termes de conflits de générations et de ce qui peut en découler. Le film veut aussi rappeler, et nous en avons sans doute besoin, que c'est dans le regard de l'autre, de l'étranger, que notre identité apparaît le plus clairement. L'étranger n'existerait pas qu'il faudrait « l'inviter »...

Connaissant les qualités de mise en images et de construction cinématographique du réalisateur, je suis heureuse de produire ce film qui, en plus, me paraît humaniste et utile. J'apprécie la clarté de ses intentions, sur le fond autant que sur la forme, et sa volonté de ne pas être ennuyeux en nous infligeant un sermon de plus. Pour avoir travaillé de façon très constructive avec Philippe Lubliner sur son dernier film documentaire « Le bateau de Gaëlle » (Diffusion ARTE, Grand Prix du Festival International « Pêcheurs du monde » en mars 2008), je me réjouis de cette nouvelle collaboration et j'espère qu'ensemble nous pourrions mener ce nouveau projet à bon port.

Anne Luart

Note d'intention du réalisateur

1/ Le lieu du film : Auessac

Auessac est une commune rurale de 2280 habitants située à la confluence de l'Ille et Vilaine, du Morbihan et de la Loire-Atlantique, au centre d'un triangle Rennes, Nantes, Saint-Nazaire.

Le paysage garde ici une sorte d'évidence, une beauté due à l'harmonie de la nature modelée par le travail des hommes depuis toujours. Le bourg lui-même reflète cette évidence telle une parcelle d'une France éternelle posée à flanc de colline descendant en pente douce vers la Vilaine, entouré de bois et de champs.

Le travail et la tradition agricole, l'enracinement des familles sur les terres organisées en "villages" autour du bourg centre est restée homogène jusque dans les années 1990, où une classe moyenne venue des alentours a commencé à s'installer sur la commune, introduisant une première altérité.

En arrivant par la route principale, le bourg se déploie jusqu'à l'église du XVIIème qui domine la place. La mairie moderne, les maisons et les commerces traditionnels où le tabac côtoie les pompes funèbres, la pharmacie et le garage, tout ici respire la solidité, la simplicité, l'enracinement.

En poursuivant la route, nous arrivons à l'école du Petit Bois, moderne et fonctionnelle. Derrière elle à flanc de colline se trouve une haute statue de Vierge à l'Enfant qui regarde le village et le protège. Et qui sert aussi de rendez-vous aux adolescents.

Juste en face de l'école, de l'autre côté de la route, quelques petits immeubles forment ce que l'ancien maire nomme "la cité du village".

En 2002, dans cette petite cité, la préfecture de Loire-Atlantique a réquisitionné quatre appartements pour les mettre à disposition du Centre d'Accueil des Demandeurs d'Asile (CADA). En effet, durant le temps où l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides (OFPRA) instruit le dossier de ceux qui demandent l'asile dans notre pays, la loi prévoit une prise en charge du logement, une aide financière et une interdiction de travail. Une fois le dossier instruit, que la réponse soit positive ou négative, le logement CADA doit être libéré pour accueillir de nouveaux demandeurs d'asiles.

C'est donc un cycle continu d'arrivées et de départs.

Depuis 2002, douze familles de demandeurs d'asile d'origine diverses,

arménienne, congolaise, roumaine, tchéchène, sri-lankaise, ont donc vécu quelques mois, quelques années parfois, dans la commune.

Et c'est ainsi qu'Avessac s'est retrouvée, malgré elle, au beau milieu du monde.

2 / Ici et d'ailleurs.

« *Heureux comme Dieu en France* » proclamait une ancienne maxime d'Europe centrale.

« *L'universel, c'est le local moins les murs* » affirmait le poète portugais Manuel Torga.

Avec le débat concernant les demandeurs d'asile et les "sans papiers", le lointain s'est révélé local. Le vaste monde a surgi en personne au cœur du "village gaulois", à l'école et sur la place publique. L'ailleurs s'est incarné en des visages, des histoires, des noms différents et singuliers, et désormais si proches qu'ils nous obligent à nous interroger :

C'est quoi être d'ici ?

Pour tenter de faire un film sur une telle question, il faut forcément trouver des alliés.

Je suis persuadé que le point de vue de ceux qui viennent d'ailleurs et qui veulent vivre ici peut nous permettre de nous découvrir, de nous raconter autrement.

Quel est ce pays Français ?

Comment en faire partie ?

Quels sont ses codes, ses valeurs ?

Ces regards venus de loin peuvent nous éclairer en questionnant nos forces, nos impasses, nos mutations, et peut-être redécouvrir des valeurs fondatrices. Il ne s'agit pas de regarder dans le rétroviseur, mais de faire face au présent, donc de se projeter vers le futur qui, comme chacun sait, reste à écrire.

Je me suis souvent demandé ce qu'avait vu mon grand père paternel arrivé de Pologne en 1920 avec le statut d'apatride, en découvrant la France, Paris, l'île Saint Louis (à l'époque c'était un quartier pour miséreux).

Je me suis souvent demandé ce qu'avait vu Isaac, mon autre grand père, fils de la Méditerranée, quittant des siècles d'histoire oranaise suite à la guerre d'Algérie, mettant pour la première fois le pied en Métropole, emménageant dans un sombre deux pièces.

Que voient les demandeurs d'asile, exilés ou réfugiés d'aujourd'hui ?

À travers le prisme de ses lointains horizons et de ses terribles blessures, le monde nous envoie avec les personnes qui demandent refuge, d'autres points de vues, tel un miroir dont nous avons besoin pour regarder qui nous sommes, ce qui nous fonde, l'avenir que nous voulons écrire.

Ces regards étonnés, parfois amusés, souvent blessés des demandeurs d'asile, nous racontent notre pays, avec décalage, distance, et nous donnent singulièrement des nouvelles d'ici.

Ce documentaire propose donc un portrait rapproché, contrasté, bienveillant mais sans angélisme, celui d'une "bourgade gauloise" à la fois traditionnelle et mutante, qui se découvre un nouveau visage en la présence de l'autre.



3/ Situations et personnages ***Avessac sans frontière***



Actuellement, les quatre familles résidentes au CADA d'Avessac sont originaires d'Arménie, de Tchétchénie, du Kosovo, et du Sri Lanka. Toutes ont des enfants scolarisés à l'école publique du Petit Bois.

La plus ancienne, la famille arménienne de Viktoria et Ruben est ici depuis fin 2005 avec leurs deux filles, Christina et Tatevik. Après une interminable attente et un long combat, après avoir épuisé tous les recours, ils ont enfin obtenu en juin 2008 une régularisation.

Viktoria est une femme chaleureuse qui travaille dur son Français car elle sait que la possession de la langue est la clef de la liberté. Elle ne manque pas d'humour, elle décrit son parcours ainsi : Tbilissi – Erevan – Paris – Avessac.

Quand elle est arrivée au village, elle n'en a pas cru ses yeux. Pour elle, citadine et journaliste de formation, il s'agissait d'un exil au fin fond de nulle part. Sa famille avait traversé l'Europe dans des conditions sauvages, alors se retrouver dans ce petit village perdu dans la

campagne...

Et puis elle a changé d'avis au contact des personnes de l'association "A vessac sans Frontières" jusqu'à affirmer aujourd'hui avec une touchante sincérité :

"Ici à A vessac, j'ai trouvé mes racines, je suis comme un poisson dans l'eau, je trouve ma liberté, mon égalité."

Et il est vrai que pour les femmes de culture orientale, l'exil peut aussi être vu comme une chance de s'affranchir d'un ordre masculin séculier.

Ruben ne voit pas les choses comme cela. Lui parle difficilement français et chaque jour ses filles en savent et en comprennent plus que lui. Sa femme est de plus en plus indépendante et en tant qu'homme de la famille, il a vécu une période humiliante où il avait perdu sa dignité car le travail lui était interdit. Il déprimait, ne trouvait pas sa place.

Evidemment la récente régularisation a tout changé puisqu'il a aussitôt trouvé du travail.

C'est à peu près le même vécu pour la famille tchéchène de Madina et Ibagim, arrivés au village à l'été 2006 avec trois enfants dont un bébé. Madina n'a pas l'aisance à s'exprimer de Viktoria, mais son beau visage d'icône slave, ses tenues épaisses et sombres, taillées comme une carapace pour protéger une femme rescapée du génocide du Caucase, parlent pour elle.

Trois fois par semaine, Madina et Viktoria viennent au cours de français organisé par l'association. Ibagim vient rarement, comme Ruben dans la même situation, il ne supporte pas de ne pas travailler. Alors parfois, il prend le risque de partir de l'autre côté du département chercher l'embauche pour la cueillette.

Il y a encore une famille Rom du Kosovo qui a obtenu l'asile en tant que témoins de Jéhovah persécutés. Cette famille quittera bientôt le CADA. Une autre prendra sa place. La dernière arrivée est une famille Tamoul avec 4 enfants, trois filles, Kitika, Saoutika et Yanouka, et un garçon, né en France, fierté de son père : Kevin.

L'association A vessac sans frontière s'est constituée à la suite d'une action de soutien à une première famille arménienne bien intégrée au village. Quand il a fallu pérenniser les actions, nombre d'habitants qui avaient soutenu cette famille n'ont pas voulu y prendre part. Quelle que soit la sympathie que l'on peut éprouver pour tel ou tel, le but de l'association est le soutien à tous les demandeurs d'asiles quels qu'ils soient.

Autour de Marie Thérèse, la cinquantaine, ancienne assistante sociale et paysanne, le groupe s'est réuni et organisé.

Ils sont de tous âges et de tous milieux. Ainsi Sophie, 35 ans, agricultrice,

est la fille du maire, ou encore Eric et Véronique, couple d'artistes peintres, natifs de la région, habitants la commune depuis une dizaine d'années mais toujours considérés comme d'ailleurs. Il y a aussi Catherine, éleveuse de chiens, Josette, assistante maternelle et Sylvie, institutrice qui donnent des cours de français. Sans oublier Huguette et Odile, toutes deux agricultrices, l'une retraitée, l'autre toujours en activité, ainsi que toute une petite nébuleuse de sympathisants allant du militant syndical à un ancien maire catholique pratiquant.

Durant leur longue épreuve vers la régularisation, la famille de Viktoria et Ruben a été soutenue par le maire. Même si les débats ont été vifs au sein du conseil municipal, il a défendu leur dossier jusqu'à la préfecture selon une sensibilité qui trouve ses racines dans des organisations comme la JAC (Jeunesse Agricole Chrétienne). Une chaîne de lycéens solidaires s'est formée à Redon où Christina est une élève brillante en terminale, le maire de cette ville, d'un autre bord politique, les a soutenu lui aussi. On le voit, la mobilisation agglomère beaucoup de personnalités différentes, une transversale d'opinions politiques et de positions sociales.

Mais il y a aussi bien sûr nombre d'habitants qui font part de leur opposition, de leurs inquiétudes.

En effet, de plus en plus nombreuses sont les voix de ceux qui se demandent "*Où va-t'on s'arrêter ? C'est sans fin.*" Marie Thérèse a entendu bien des remarques dont une la fait encore sourire : "*Ils sortent de la télé, qu'ils y retournent...*"



4 / Cheminement du film

Nous l'avons compris, il s'agit de regarder le bourg gaulois traditionnel, sa solidité, sa mutation, sa fragilité, esquisser peut-être son devenir à travers le regard étonné, ouvert, souvent blessé, de ceux qui arrivent d'un autre bout du monde en espérant y trouver refuge.

C'est pourquoi le mouvement du film les accompagne dans le village afin d'y entrer de plus en plus singulièrement par la perception qu'ils en ont. Nous comprendrons avec eux de l'intérieur, par leur regard et leur position forcément distanciée, l'identité qui fonde ce bourg ainsi éclairée par le regard de l'autre.

Il ne s'agit pas de porter un jugement mais de réfléchir sur comment au nom de cette identité, certains ouvrent leur porte et d'autres la ferment. Il s'agit de raconter de façon sensible et intime une France traditionnelle, en train de changer, au contact de lointains horizons.

Le film adopte donc le point de vue des étrangers arrivant ou résidant à Avessac.

Par exemple Viktoria : Qu'a-t-elle vu et perçu d'Avessac au premier regard ?

C'était un froid matin d'octobre brumeux et gris. Elle était dans un véhicule avec Ruben, Christina et Tatevik. L'assistante sociale du centre d'accueil des demandeurs d'asile les conduisait. Ils venaient de Nantes après un long périple. Ils avaient traversé l'Europe depuis les confins du Caucase, obligés de fuir en catastrophe les menaces qui pesaient là-bas sur leurs vies. Un camion les avait débarqués en bordure de l'A 86 à Créteil. Et ils arrivent ici, dans ce village inconnu, mystérieux, difficile à distinguer dans la brume.

Viktoria se souvient qu'elle a pensé alors comme tout semblait petit, sombre et triste. Elle, une citadine, ne pourrait pas vivre ici.

Le véhicule s'est arrêté dans la petite cité juste en face de l'école. C'était l'heure de la récréation, des enfants jouaient. Ils sont montés à l'appartement. Ils n'ont rien dit en découvrant l'intérieur fonctionnel et meublé mais Viktoria est allée ouvrir la fenêtre, comme pour faire entrer les cris et les rires des enfants dans la maison.

L'assistante du CADA a donné des conseils d'usage, puis elle s'en est allée et la famille s'est retrouvée dans l'appartement, tous les quatre comme stupéfaits.

Ce fut le premier jour à Avessac.

Le premier jour de Madina fut très différent. Cette jeune paysanne tchéchène arriva sous le soleil d'été et tout ici lui sembla respirer le calme et la beauté, le travail des hommes sur une terre en paix. Car sur sa terre

natale désormais lointaine et abandonnée à la guerre et au népotisme, ne restaient que sang et cendres.

Il faisait beau, la famille fut accueillie par les membres de l'association "Avesac sans frontière" et Madina, en voyant ces visages inconnus, ces yeux souriants, ces gestes d'attention, savait que ces personnes étaient de bonnes personnes.

Quand, plus tard, elle apprit qu'ils n'étaient pas payés pour faire cela, qu'ils s'occupaient gratuitement de gens comme elle, elle fut stupéfaite. Elle eut énormément de mal à le comprendre. Comme tous les réfugiés d'ailleurs.

Venus de mondes en guerre où chacun doit sauver sa vie et celle de ses proches, de mondes où quelques euros peuvent faire la différence entre vivre et mourir, comment imaginer qu'il existe quelque part un endroit où des gens font des choses gratuitement pour d'autres, parfaitement inconnus ? Très surprenant, même déstabilisant...

Alors quel est ce pays ?

Où sont-ils arrivés exactement ?

Pourquoi certains leur offrent-ils de l'aide tandis que d'autres ne veulent même pas les voir dans la rue principale ?

Pourquoi faut-il constituer d'énormes dossiers qui sont toujours rejetés d'abord, pour finalement parfois être acceptés en enième recours ?

Pourquoi est-il si compliqué de faire reconnaître ses souffrances et sa volonté de s'intégrer en France auprès de l'administration qui réclame toujours plus de documents impossibles à avoir quand on a fuit son pays ? Et pourquoi pendant tout ce temps, leur donner un appartement, une aide financière mais leur interdire de travailler pour participer à ce qu'ils coûtent ?

Cette question de l'interdiction de travail et de l'assistantat est une des choses les plus incompréhensibles et difficiles à vivre pour des hommes comme Ruben et Ibagim. Ces hommes ont été capables de sauver leurs familles, de traverser l'Europe dans des conditions sauvages, et ici on leur dit de rester à ne rien faire sur le canapé face à la télévision.

De plus, au Kosovo, en Tchétchénie, en Arménie, au Sri-Lanka, les hommes ont le pouvoir, l'autorité, ils sont respectés, mais ici, les femmes sont "plus intelligentes" et décident. Elles apprennent mieux le français, elles comprennent les choses et voilà que bientôt elles passeront leur permis de conduire... Elles pourront aller seules où elles voudront.

Et les enfants... Les enfants en savent déjà beaucoup plus que les parents. Grâce à l'école, ils parlent et deviennent comme ceux d'ici, ils sont invités, ils ont des amis, ils vont vite. Les parents s'en réjouissent, c'est pour eux que le voyage valait le coup. Mais il est douloureux de renoncer à des

siècles de traditions où le père était le pivot familial, et difficile d'accepter si vite une nouvelle éducation qui enseigne une autre histoire, d'autres valeurs. Christina, 17 ans, sort seule avec son copain français...

C'est aussi dur pour certains adolescents. Ils ont grandi dans le monde d'avant où ils avaient leurs repères, leurs amis, ils ont vécu l'angoisse, le voyage, l'exil, et ici, ils ne s'y retrouvent pas. Ils ont souvent comme un compte à régler avec leurs parents et le leur font payer. Cela passe par l'affirmation d'un mode de vie occidental caricatural où tout est consommation, portables, fringues, tentations. Les rapports avec les autres collégiens sont conflictuels. Mais un petit larcin ou une bagarre suffisent à faire rejeter le dossier de toute la famille à la préfecture.

Eric et Sophie de l'association se souviennent des difficultés à convaincre une famille dont le scooter du fils avait été volé de ne pas porter plainte, ou bien supplier le proviseur du collège de ne pas exclure en conseil de discipline un adolescent au comportement cassé. Ces adolescents ont le pouvoir de véritablement mettre en danger toute la famille et de la faire déclarer illégale en France.

Mais qu'est-ce qui est légal, qu'est-ce qui est illégal ?

Voilà encore une question pour Ruben et Ibagim. Par exemple, on ne peut pas travailler, sauf comme saisonnier à la cueillette, mais ici même à Aveyrac, il ne faut pas le faire pour ne pas donner à penser aux gens que l'on prend leur travail.

Alors il faut aller plus loin, donc conduire, mais conduire cela suppose un permis légal et les leurs ne sont pas reconnus en Europe occidentale...

Malgré cela, Ruben et Ibagim partaient tôt le matin en espérant ne pas se faire arrêter dans leur vieille voiture en traversant le département pour aller cueillir des fruits. Cette vieille voiture a cependant un avantage sur les véhicules modernes aux normes européennes, elle peut être réparée sans électronique. D'ailleurs à Aveyrac, le garage sur la place de l'église ne fait même pas ce genre de réparations. De vieux paysans roulent dans de vieilles voitures et personne ne s'en plaint. Tout reste traditionnel.

Tout reste traditionnel comme Monsieur le curé, la soixantaine, soutane et lunettes rondes en écaille qui dit la messe comme avant. Comme Monsieur le maire, calme et posé, intarissable sur l'histoire du pays, et l'ancien maire qui donne des cours de français aux étrangers.

Marie Thérèse, Eric, Sophie et tous les autres de l'association ne font pas de grands discours, ils s'occupent de choses concrètes et aident. Ils défendent au quotidien leur idée de la France, terre d'asile et de liberté.

D'autres villageois sont opposés à cela. Un conseiller municipal qui a voté contre l'attribution d'un logement communal à une famille arménienne, explique comme il voit les choses. Il pense que ce pays ne peut accueillir

la misère du monde. C'est sans fin. Et puis comment expliquer à des gens de souche dans le besoin pourquoi les étrangers sont logés et nourris aux frais de la collectivité ?

Nombre de personnes assument cette opinion, c'est aussi cela la diversité républicaine.

Viktoria, Madina, Balau, Ibagim, Ruben et leurs enfants ont compris que ce pays français est étrange. D'où ils viennent, on vit séparés par clans, ethnies, religions, et ceux qui transgressent sont rejetés, mais ici, c'est différent.

Marie Thérèse et les autres de l'association "Sans frontières" disent qu'ils ne veulent pas du communautarisme, cela signifie qu'ils veulent faire en sorte que tout le monde puisse vivre parmi d'autres. Compliqué.

Pourtant, quand Madira et Ibagim rendent visite à Yashika et Saïd, des amis tchéchènes qui ont quitté le CADA d'Avessac car ils ont obtenu un statut, ils voient bien que dans la cité HLM de Redon où ils vivent, la majorité des gens sont originaires du Maghreb...

Ici même au village on peut côtoyer une famille congolaise, arménienne, tchéchène ou autre, et quand on vient du Sri-Lanka, cela a quelque chose de surprenant, de totalement nouveau.

Cela peut même être dangereux de voir arriver des compatriotes. Par exemple quand la première famille arménienne, dont l'homme était policier de haut rang, a appris qu'une autre famille arménienne allait venir, la panique l'a saisi. Ils pouvaient être des tueurs envoyés par la mafia. Heureusement, ce n'était pas le cas et après une période d'observation, les deux familles se sont parlées. Était-ce de l'ordre du réel ou du cauchemar ? Peu importe, il est toujours difficile de décrypter le véritable passé des réfugiés.

"Heureux comme Dieu en France." Affirmait l'ancien proverbe d'Europe Centrale.

"Ici à Avessac, j'ai trouvé mes racines, je suis comme un poisson dans l'eau, je trouve ma liberté, mon égalité", proclame Viktoria.

Ce point de vue semble une bonne nouvelle pour notre vieux pays, où de l'école au bistrot, de la mairie à l'église, de la colline de la Vierge à la gare SNCF, du tabac aux Pompes funèbres (un mètre) le futur reste à écrire.

Dans ce carrefour du monde qu'est devenu malgré lui Avessac, grâce aux regards de l'autre, le local construit son identité en perpétuel devenir.



5 / Le film comme espace de rencontre

Le film pourrait commencer par un travelling sur Google Earth, où de l'espace nous approchons la Terre, traversons les continents, arrivons en Europe, en France, Loire Atlantique pour pointer le petit village d'Avessac.

Un travelling en voiture poursuit le mouvement d'entrée physique dans le village tandis qu'une voix narrative donne les informations essentielles sur l'endroit où nous arrivons.

Nous dépassons l'église pour nous approcher de l'école. C'est la sortie de classe, nous repérons Viktoria et Madina parmi les mamans qui viennent chercher les enfants. Elles parlent russe entre elles. Il y a aussi une femme en sari à la peau cuivrée parmi les parents. Ce petit monde traverse la rue vers des bâtiments d'habitat collectif tandis que le parvis de l'école se vide peu à peu.

Nous retrouvons Viktoria sur un chemin de colline dominant le village. La caméra l'accompagne dans sa marche. Elle raconte son arrivée au village, ses premières impressions d'ici, le froid, la brume, comme au bout du monde, au milieu de nulle part. Elle se souvient de sa nostalgie de citadine d'Erevan, du désespoir qui l'a saisie le premier jour à Avessac...

Nous allons retrouver régulièrement ce dispositif "en marches" pour accompagner les témoignages des demandeurs d'asile sur le pays où ils sont. Ainsi, avec eux, nous arpenterons physiquement le bourg, la nature alentour, les endroits qui font sens pour eux. Ceux qui ne maîtrisent pas le français s'exprimeront dans leur langue car entendre ici du tchéchène, de l'arménien, du sri-lankais, du russe, du rom est aussi "parlant" que nombre d'images.

Alors, quel est ce pays ?
Comment peut-on en faire partie ?
Quels en sont les codes, les valeurs ?
Avec "les étrangers", par leurs regards et leurs questionnements, nous sommes dans la réalité du village.

En vis à vis, le film rencontre les gens de souche, soit dans leurs rapports avec les demandeurs d'asile, soit lors d'interventions individuelles. Confrontés à des questions concrètes, personnelles, administratives, culturelles, historiques, Monsieur le Maire, Monsieur le curé, un conseiller municipal, le journaliste localier, des membres de l'association "Avessac sans frontière" nous font entrer au cœur du village. Chacun d'eux trouvera son registre, tous ont leur point de vue inscrit dans la réalité locale et leur rôle à tenir au cours de la narration.

Le film se nourrira aussi de moments du quotidien : Prendre un cours de Français, partir en voiture chercher du travail, s'acharner encore une fois avec l'aide d'un membre de l'association ou avec l'assistante sociale du CADA, à rédiger une lettre expliquant pourquoi on n'a plus son passeport... Et si par exemple, une nouvelle famille arrive au CADA (comme cela risque d'être le cas) nous filmerons bien sûr son installation.

C'est ainsi en composant cette rencontre entre deux mondes, celui venu d'ailleurs et celui d'Avessac, que le film se déploie, questionne, découvre, raconte.

Nous comprenons à la fois les positions, les oppositions, le besoin d'équilibre.

Et nous composons le portrait mosaïque d'un village situé malgré lui "au milieu du monde" comme un signe finalement positif de mouvement et de rencontre.

Une bonne nouvelle, selon le grand écrivain Manuel Torga qui proclamait : "L'universel, c'est le local moins les murs".

Philippe Lubliner

Auteur / Réalisateur / Opérateur

10 rue de Saint Aubin
14830 Langrune sur Mer
06 03 05 15 94
philippe.lubliner@orange.fr

Formation Idhec-Fémis 1984 - 87

En développement

LÉVIATHAN75

Film de fiction en animation du réel, 90'
CNC, Les Poissons Volants 2007/08

Films documentaires

Le bateau de Gaëlle

L'impossible séparation de Gaëlle et Alain, matelot et capitaine, couple de marins pêcheurs à la vie comme à la mer, avec leur bateau.

53', Arturo Mio, Spirale, 2006, ARTE (La vie en face), TV RENNES, CITIZEN
Grand Prix du Festival International Pêcheurs du Monde à Lorient en 2008

Les Français, histoires d'en rire.

Les blagues et ce qu'elles disent sur nous, une sociologie souriante.

52', SZ Productions, 2004, FRANCE 5

Au travail pour en trouver...

Huis-clos entre chômeurs et formateurs face au marché du travail.

52', Bonne Pioche Productions, 2002, FRANCE 5

Net à tous les étages

Le réseau change la donne sociale pour les travailleurs...

52', Bonne Pioche Productions, 2000, FRANCE 5

Mister Bob reprend la route

La tournée vitale du rock'n'roll en action en la personne de Little Bob...

52', Callysta Productions 1999, C9TV, Réseau Cable

Bénéfice net ?

Petits commerces et nouvelles technologies...

2 X 26', Bonne Pioche Productions 1998, LA CINQUIEME

Chroniques du shtetl

Lectures des livres mémoriaux, archives, récits de vie quotidienne au Yddishland avant la Shoah...

52', Cabiria Productions 1997, ARTE

De bric et de broc

Un bar du marché aux puces, oasis des puciers, avant disparition...

58', IO Productions 1996, ODYSSÉE

Les derniers

Varsovie, questions d'identité autour du simulacre du théâtre Yddish.

58', Méli-Mélo Productions 1991, FRANCE 3

Dunkerque, le jour de l'an

Une nuit particulière sur le port avec les marins...

26', Méli-Mélo Productions 1989, C9TV

Normandie-Niemen

De vieux messieurs qui furent des jeunes pilotes sur le front de l'Est.

25', IDHEC 1987

Fictions Courts-métrages

Sacré sacrifice

Lors du tournage d'un film de catéchisme, la petite fille qui joue l'Ange bouleverse l'épisode du sacrifice d'Abraham.

Avec Yvon Poirier, Ingrid Luley, Gabrielle Lubliner...

13', 35 mm N&B et couleur, Arturo Mio 2005. CANAL +

Jacinthe, tu as un cul de feu

Roberto, 70 ans, veut réaliser son fantasme : faire l'amour à Jacinthe, une prostituée, son fils Tony joue l'entremetteur...

Avec Little Bob, Annie Mercier, Paul Bisciglia, Serge Riaboukine...

25', 35 mm N&B, Callysta Productions 1998

Sélect Clermont-Ferrand 99. Diffusion FRANCE 2

Acte de guerre

Lorraine 1945. Etienne, engagé "malgré-lui" dans l'armée allemande, rentre du front de l'Est dans son village redevenu Français...

Avec Gilles Treton, Michèle Gleiser, Gérard Darrieu...

25', 35 mm N&B, Méli-Mélo Productions 1991

Grand Prix, Prix du Public, Rencontres cinématographiques de Dignes.

Sélect Clermont-Ferrand 92. Diffusion FRANCE 2

Le troisième oeil d'Anatol Even

Anatol Even filme la terrible vérité sur le Professeur Steinhardt et y laisse la vie.

Avec Yann Collette, Philippe Laudenbach...

32', 35 mm couleur, IDHEC 87. Mention Clermont-Ferrand 1988

Chef opérateur

Principaux films documentaires de télévision

- " La vie en chantier" 52' de Chantal Richard & Myriam Léotard
- " Georges Courteline, ou la déraison française " 52' de Isy Morgensztern
- " Paul Eluard à Grenade" 52' d'Isy Morgensztern
- " Portrait d'Isaac B. Singer" d'Isy Morgensztern
- " Italo Calvino " 52' de Damien Pettigrew
- " Tous pour un !" 2 X 52' de Jean Louis Comolli
- " Marseille de père en fils " 2 x 90' de Jean Louis Comolli
- " Danse autour de la terre " 52' de Jean Louis Comolli
- " Un balcon au Val Fourré " 52' de Dominique Cabrerra
- " Tout pour plaire" 52' de Fabienne Game
- " Sans queue ni tête" 1h10 de Jean Henri Meunier